

Blondin, « le Hussard »

« Les premiers, et les plus proches, furent ceux que la presse nommait « le Hussards », reprenant ainsi le titre du roman de Roger Nimier : Nimier lui-même, mais aussi Michel Déon, Jacques Laurent et Roland Laudenbach. Mais aussi, plus indépendants, Albert Vidalie et Kléber Haedens. Puis, deux écrivains que Blondin révérait, sinon comme des modèles affectueux : Paul Morand et Marcel Aymé. On ne réunit pas autour de soi des amis prestigieux sans être capable d'inspirer soi-même des sentiments profonds : chaleureux, durables. » (Jacques Bens)

L'hommage de Jean d'Ormesson



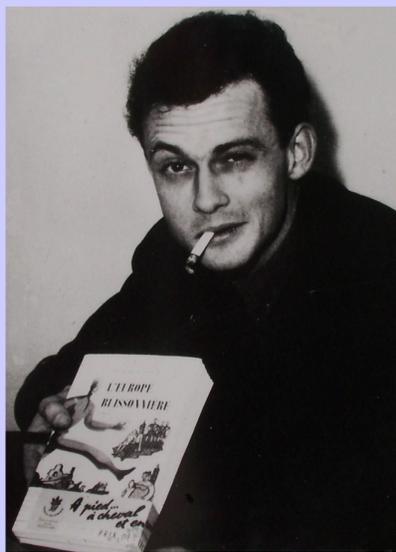
« Antoine Blondin aimait le vélo, les bistros, les calembours, la littérature quand elle était bonne et l'amitié. Il supportait assez mal les discours et les commémorations. Je ne suis pas sûr qu'il aurait contribué volontiers à l'édification de sa propre statue.

Faisons donc semblant de ne pas le célébrer.

Faisons comme s'il était vivant et comme si nous l'attendions pour aller boire un coup avec lui. Ce n'est pas trop difficile : personne n'est plus présent que lui. Peu d'écrivains ont vu autant que Blondin se constituer autour d'eux un tissu de souvenirs et de récits. Il est, comme on dit, entré vivant dans la légende. Il avait le génie des mots. Il les répandait autour de lui et chacun d'entre nous pourrait apporter sa contribution au grand recueil des farces et attrapes de Blondin. Il les apprivoisait de sa belle écriture, si nette, si régulière, qui ressemblait à celle de Péguy. Il appartenait à une famille de rebelles et de marginaux qui va de Villon à Vialatte. On le voyait déambuler avec délices et avec une ombre d'inquiétude. On l'écoutait dans les rires. On le lit avec bonheur. Rien qui pèse. Rien qui retarde. Un jaillissement perpétuel. Et une gaieté merveilleuse derrière laquelle se cache toute la mélancolie de la vie. Le rire de Blondin est au plus près des larmes. Et quelques

lignes de lui nous en apprennent autant sur le pauvre cœur des hommes que de lourds traités de morale et de métaphysique. Il ne s'occupait pas beaucoup de la nature des choses, du sens de l'existence ni du sort des nations. Il se promenait plutôt avec le Tour de France et il roulait, à vélo ou à pied, de bistrot en bistrot. Rien n'est perdu : les pions, les pontifes, les pédants sont tombés dans une trappe et, le verre à la main, le calembour aux lèvres, toujours prêt à boxer les uns et à embrasser les autres -et souvent les mêmes, tour à tour-, Antoine Blondin est vivant parmi nous. Quand il était vivant, j'ai souvent vu Blondin presque mort. Maintenant qu'il est mort, il est plus vivant que jamais. C'est un sort enviable pour un écrivain. »

Une belle moisson de prix littéraires



Du prix des Deux-Magots (1949) au prix Henri Desgranges de l'Académie des Sports (1972), et d'autres prix moins prestigieux : grand prix du roman de la ville de Paris en 1979, grand prix P. de Coubertin remis par Bambuck en 1989... (« Moins j'écris plus on me donne de prix ! »), Antoine, alias Tenorio, a aussi récolté le prix Interallié en 1959 et le prix Pierre de Monaco en 1971.

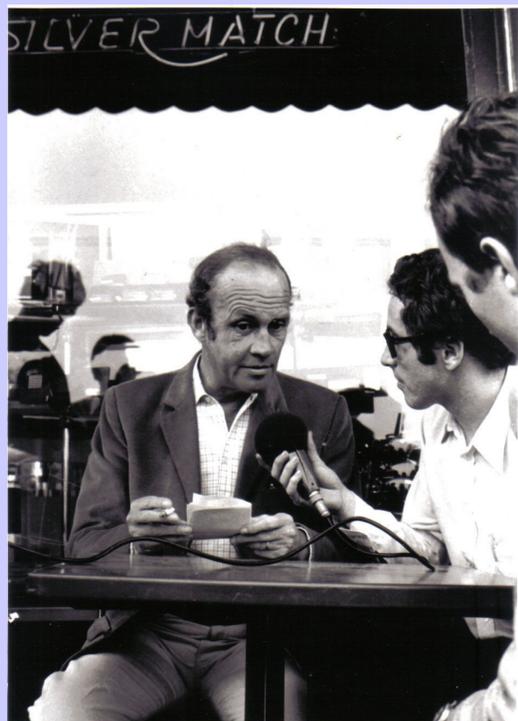
Mobilisé pendant l'Occupation pour le service du travail obligatoire (STO), il doit se rendre en Allemagne. Il s'inspire de cet épisode de sa vie pour écrire *L'Europe buissonnière* (1949, prix des Deux-Magots : *photo ci-contre*). Des auteurs aussi prestigieux que Marcel Aymé et Roger Nimier - qui seront des amis toute sa vie - le repèrent rapidement.

... Puis ce fut *Les Enfants du bon Dieu*. Comme dans *L'Europe buissonnière*, Blondin peut donner l'impression de chercher le bonheur... Mais ce n'est qu'impression ! Suivirent *L'Humeur vagabonde* et son fait divers, puis *Un singe en hiver*. « Je n'ai jamais ouvert un livre aussi désespéré » s'exclama son ami Kléber Haedens. « Antoine Blondin aurait pu jouer son propre rôle », écrivit Jean-Paul Belmondo en parlant de Fouquet.

Un singe en hiver avait beaucoup plus de chances à l'Interallié, prix traditionnellement réservé à un écrivain journaliste. [...] Antoine l'emporta au premier tour face à Georges Emmanuel Clancier.

Arrivé sur les lieux à l'annonce du résultat, avant de donner quelques éclaircissements sur son œuvre, il déclara en bredouillant sa totale satisfaction : « Je suis extrêmement content... Je suis content pour ma famille, je suis content pour

mes amis, je suis content pour mes créanciers, je suis content pour mon percepteur... Enfin, parce que j'ai l'impression que ça va faire aussi plaisir à tous ces gens-là... » Dire la vérité est la meilleure façon de passer pour un original un brin cynique. Or Antoine, un peu surpris par le micro et la caméra, timide et juvénile malgré les signes annonciateurs de l'âge — « jeune homme dont l'enveloppe s'est usée » ne disait là que la stricte vérité. Cette récompense faisait plaisir à tout le monde... jusqu'à l'administration fiscale qui se lassait de la désinvolture du contribuable Blondin.



Antoine Blondin, prix Interallié 1959

Antoine Blondin, prix Pierre de Monaco 1971

Blondin, et le théâtre

Antoine alors tout occupé par les répétitions de la pièce qu'il cosignait avec Paul Guimard, *Un garçon d'honneur*. Antoine avait gardé un souvenir ébloui du monde du théâtre découvert à vingt ans au Rideau des jeunes [Et même un peu avant comme en témoigne la photo ci-contre !]. À Rivarol, il avait épisodiquement assuré la chronique théâtrale. [...] On peut dire que c'est au théâtre qu'il réussit à réaliser son idée chère : écrire avec un ami.

Un garçon d'honneur est l'œuvre la plus méconnue d'Antoine Blondin : la pièce n'a pas été reprise depuis sa création, et le texte n'est pas réédité. L'entreprise affichait tous les signes extérieurs de la respectabilité : une salle de prestige — le Marigny, près des Champs-Élysées —, des décors et des costumes d'une artiste de renom — Leonor Fini —, un metteur en scène prometteur — Claude Barma — et des acteurs de talent, dont Jacques Duby, qui avait été l'interprète de Marcel Aymé, et Anne Doat. La première eut lieu le 18 mars; la critique se montra plutôt favorable... même si Jean-Jacques Gautier, l'influent chroniqueur du *Figaro*, adressa, perfide, ses compliments les plus chaleureux au « théâtre Marigny pour la façon dont il a fait les choses, à M. Claude Barma qui anima la troupe et chargea Mme Leonor Fini de décorer l'ouvrage... », aux interprètes et jusqu'aux éclairagistes, plus qu'aux auteurs. Au contraire, Robert Kanters, dans *L'Express*, exprima sans restriction son plaisir : « Wilde, Blondin et



Guimard sont les parrains de ce *Garçon d'honneur*. L'Anglais avait de l'esprit, les Français ont de l'humour, leur filleul a de la malice. Cette histoire à mourir debout, à la manière pince-sans-rire de certains films anglais, est habillée avec une élégance très parisienne par deux écrivains savoureux et subtils. »

La nouvelle d'Oscar Wilde, *Le crime de lord Arthur Saville*, dont s'inspiraient les deux auteurs, raconte l'histoire d'un jeune et brillant aristocrate qui, à la veille de son mariage, apprend d'un mage qu'il est promis à devenir un assassin. Ne voulant pas risquer de déshonorer sa femme, il décide donc de commettre ce crime inéluctable avant la cérémonie. À la grande désolation mondaine de sa famille et de sa future belle-famille qui le voient disparaître sans explication, il court le monde à la recherche de son forfait. Rentré chez lui, l'échec de sa dernière tentative le décide à s'exiler définitivement, quand le mage de mauvais augure le délivre de cette fatalité en s'empoisonnant avec une dragée que lord Arthur avait préparée, plusieurs mois auparavant, pour une vieille tante. Rien n'interdit plus au jeune lord d'épouser Sybil, Nous ne sommes pas loin des comédies criminelles comme *Arsenic et vieilles dentelles* ou *Tueur de dames*.

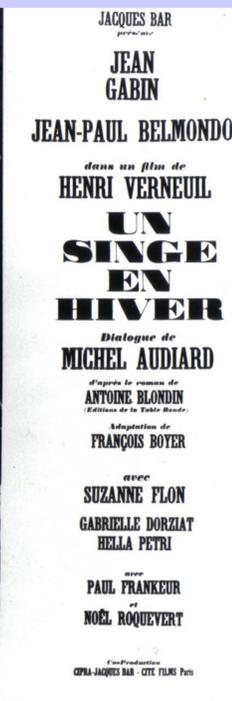


Antoine Blondin et Paul Guimard à une répétition de *Un garçon d'honneur*

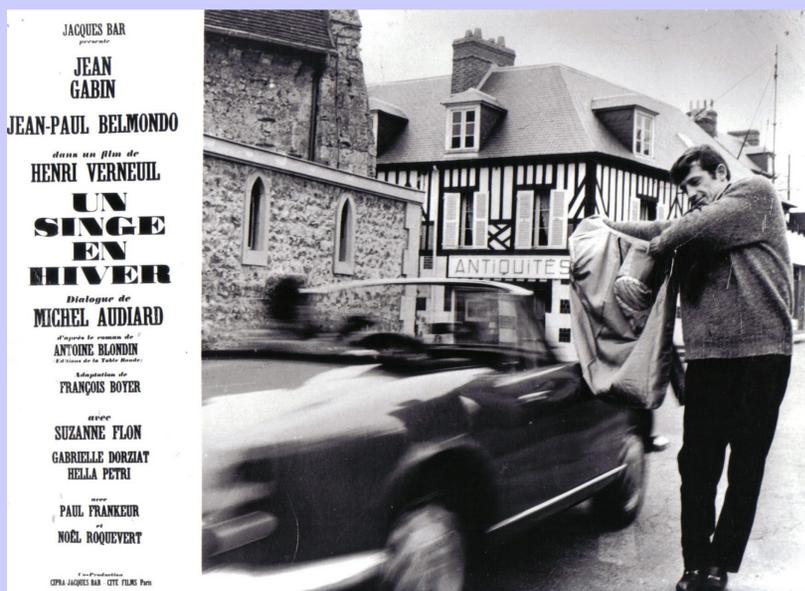
Blondin et le cinéma.

[Très tôt], il avait semblé s'orienter vers le cinéma ; c'est d'ailleurs dans ces activités d'adaptateur et de dialoguiste qu'il inaugura le travail en collaboration...

Un singe en hiver au cinéma (film de H. Verneuil, 1962).



Antoine redoutait que son livre fût trahi. N'ayant pas participé à l'adaptation, il refusa, malgré les invitations de Verneuil, de venir sur le tournage, où il aurait pu renouer avec Jean-Paul Belmondo qu'il avait croisé plus d'une nuit à Saint-Germain-des-Prés.



Lorsqu'il vit le film, il fut ému d'entendre dans la bouche de Gabin et de Belmondo des mots qu'Audiard avait conservés de son texte et replacés dans ses dialogues. Il écrasa une larme quand le public s'esclaffait aux exploits de Quentin et Fouquet, car non seulement il retrouvait ses phrases mais il ne lui échappait pas que le Fouquet de Belmondo lui renvoyait un reflet troublant : « ... je n'ai pas essayé de copier Antoine (ou Fouquet, on ne sait plus), a avoué l'acteur, mais sans doute, inconsciemment, ai-je été influencé par ses attitudes et son comportement. »

L'aventure et les fêtes germanopratives des « Quat' saisons »



Quat' saisons (baptême, ci-dessous avec Carlos, Jean Marin, Pierre Richard, etc), connu quatre numéros — trois en 1985 (Printemps, Été, Automne,) puis un dernier (Hiver 86-87 : photo ci-contre), Antoine n'y retrouva pas un souffle définitivement perdu. L'important n'était pas là, mais dans l'expression symbolique d'une petite société à géométrie variable que fédérait une personnalité illustre. *Quat' saisons* ne se vendait pas en kiosques, elle se distribuait aux amis et, si elle ne bouleversa pas le monde littéraire, elle pouvait s'enorgueillir de rédacteurs et d'un comité de soutien à faire pâlir bien des magazines. La revue ne fut qu'une manifestation épisodique ; des fêtes, abondamment arrosées, soudaient mieux l'esprit de groupe. Les plus régulières, les « déjeuners du mardi » réunissaient autour du premier cercle des fidèles, - ci-contre, le sponsor- Jean-Pierre

Rives (au début), Jean Cormier, Roger Bastide, les dessinateurs Frédéric Brandon et Roger Blachon, le photographe Gaston Bergeret, d'autres amis qui pouvaient devenir des habitués : Pierre Barouh, Carlos, Jean Castel, Mouloudji... et quelques



jeunes femmes désireuses de se faire une place dans le quartier — Françoise avait commencé de la sorte. Ces rassemblements en forme d'hommage distrayaient à peine Antoine. Depuis belle lurette il avait perdu l'appétit, à présent il perdait le goût de la conversation, se contentant de lâcher des jeux de mots qui tombaient en terrain conquis. Ces fêtes étaient celles de l'alcool — une émanation des *Quat' saisons* et des « mardis » se baptisa même les « Leveurs de coude ». Pris à son propre piège ! Lui qui raillait les intellectuels, se



vantait (mensongèrement) de ne jamais parler littérature, ne trouvait plus aucun interlocuteur, même pas lui-même. « J'en ai marre des Riri, des Roro, des Mimi, des Momo... je voudrais parler de littérature », confessa-t-il, un soir, à ses filles. Il faut regarder de près les clichés qui immortalisèrent ces cérémonies : le héros de la fête n'y paraît pas forcément à son aise. Par exemple, celui pris à La Cascade, dans le parc de Saint-Cloud, photo (ci-dessous à droite) d'un groupe hilare, chantant et souriant à l'objectif dans un décor de guinguette.



Anniversaire d'Antoine chez son Ami Bertand pour ses 69 printemps ! Gaston



La fête des 4 saisons

Gaston

Artistes et écrivains habitués des « Quat'saisons »